

Clemence Scalbert Yucel 'L'élaboration de la langue kurde en Turquie (1898 – 1943) : d'un simple outil d'éveil national au pivot de la définition identitaire', in Alen Garabato, Carmen (ed.), *L'éveil des nationalités et les revendications linguistiques en Europe (1830-1930)*, Paris, L'Harmattan, 2006, pp. 255-274.

Ce présent travail est consacré aux réformes¹ de la langue kurde², dans le cadre de l'Empire ottoman puis de la République turque, entre les années 1900 et 1940, à l'époque où le nationalisme kurde émerge progressivement. Nous analysons ici la façon dont la langue est réformée, à l'époque où l'identité nationale kurde est elle-même créée. Comment la réforme est-elle opérée ? Dans quel but ? Quel rôle joue la langue dans cette identité nationale ? Et pourquoi ?

La nation est un artefact culturel : c'est en effet le nationalisme qui crée les nations, visant à rendre congruentes limites politiques et nationales ou culturelles (Gellner 1999 : 11). Si la limite politique est facile à délimiter, les limites culturelles le sont moins. La culture nationale ne peut pas être fondée sur les cultures préexistantes, locales, morcelées et entremêlées ; parce qu'il s'agit d'une communauté imaginée (Anderson 1996 : 55), la culture n'est plus locale, mais médiatisée. "Communauté imaginée comme intrinsèquement limitée" (Anderson 1996 : 55), la nation aura des frontières, des limites. Une identité nationale est alors dessinée, qui permettra de définir celui qui participe de la nation et celui qui en est exclu. Ainsi nous conservons précieusement la notion, définie par Anne-Marie Thiesse, de "création des identités nationales" selon laquelle tous les nationalismes, afin de fabriquer les nations, puisent dans une liste, désormais connue et limitée, d'éléments symboliques et matériels. L'auteur précise que, si les éléments de la liste ne varient pas, la façon dont ces

¹ Par ce terme, nous faisons allusion à la dimension des politiques linguistiques qui concerne particulièrement le corpus et la forme de la langue. Dans cet article, le statut et les fonctions linguistiques sont toutefois pris en considération afin de donner un éclairage sur l'élaboration du corpus et de ses représentations. Comme le souligne L.-J. Calvet (1996 : 42-43), "corpus et statut sont souvent étroitement imbriqués" et il est parfois hasardeux de dissocier leurs analyses.

² La langue kurde appartient à la famille iranienne nord occidentale. Le kurde est divisé en deux branches : les parlers méridionaux et le kurmandji. Le kurmandji est à son tour divisé en deux groupes : le groupe oriental ou méridional (correspondant aux régions de Mukri et Senna en Iran, Sulemaniye, en Irak) et le groupe occidental ou septentrional comprenant des parlers divergents (de Turquie, d'Arménie, d'Iran jusqu'au Khorassan dans l'est iranien). Le premier groupe est aujourd'hui communément appelé sorani et le second kurmandji. La division en deux principaux dialectes (ou langues) appelés kurmandji et sorani ne prend le sens actuel qu'après les réformes linguistiques du 20^e siècle. En outre, des langues, tel le zazaki, qui, dans les classifications, n'appartiennent pas à la famille kurde, sont souvent considérées comme kurdes par leurs locuteurs.

éléments sont assemblés est toujours différente (Thiesse 2001 : 13-14). Nous émettons alors l'hypothèse que le montage dépend, en partie, de l'agencement des différentes identités (nationales) en présence. En effet, si s'identifier c'est construire des limites permettant de se distinguer (Barth 1969), la mise en valeur de tel ou tel marqueur identitaire dépend aussi du contexte et de la situation. Alors tel élément de la liste deviendrait, plus que les autres, un "marqueur" matérialisant la "barrière entre nous et les autres" (Armstrong cité par Smith 1986 : 14).

L'analyse de la presse kurde des décennies 1900-1940 permet de confirmer cette hypothèse. Ces décennies marquent une rupture dans la situation régionale, en particulier pour les Kurdes qui passent d'un projet d'intégration à un Empire réformé et libéral à un projet étatique kurde, lequel finalement échoue. Ils sont alors intégrés dans des Etats qui travaillent à la définition de leurs propres identités nationales. Et les diverses définitions peuvent entrer en conflit. Nous observons, selon le contexte, un changement dans le rôle de la langue dans la définition de l'identité nationale kurde. D'un simple outil d'éveil national, elle devient le marqueur principal de la spécificité et donc de l'existence de la nation.

Nous verrons, dans une première partie, que les premières tentatives de réforme de la langue concernent son aspect matériel : elle doit devenir un outil efficace à l'éducation de la communauté kurdophone et permettre son éveil national. La deuxième partie est consacrée à la création d'une langue kurde, dans les années qui suivent la naissance de la République turque. La langue fera alors office de drapeau et permettra aux Kurdes de se distinguer des Turcs, si proches.

1. La langue, simple outil "d'éveil" de la nation

1. Délimitation d'une spécificité kurde dans l'Empire ottoman

C'est à la fin du 19^e siècle, mais surtout dans les premières années du 20^e siècle, qu'apparaissent les premières réflexions sur la langue kurde³. Ces

³ Il faut toutefois mentionner l'œuvre de Ahmedî Khanî, *Mem û Zîn*, rédigée à la fin du 17^e siècle. Dans cette œuvre, l'auteur insiste sur la nécessité pour le "peuple kurde" d'utiliser sa langue propre. De ce fait, cet ouvrage est considéré par certains nationalistes et même par certains chercheurs, comme une pièce maîtresse d'un

réflexions suivent la tendance générale dans l'Empire ottoman et n'ont rien d'un mouvement isolé. Le mouvement est même plutôt tardif chez les Kurdes car c'est dès les premières périodes de réformes de l'Empire (1840), que l'on commence à discuter la "modernisation" et la "simplification" des langues utilisées par les populations de cet Empire.

Les associations et la presse ethniques apparaissent dans les différentes communautés de l'Empire. Celles-ci voient le jour chez les Kurdes à la toute fin du 19^e siècle. Le premier journal, en partie en langue kurde, *Kurdistan*, paraît en 1898, au Caire. Soutenant l'idée de progrès, de démocratisation et de modernisation, il est relativement proche du Comité Union et Progrès (CUP). Quant au premier "club" kurde, il est créé en 1908 à Istanbul (*Kürt Teavun ve Terakki Cemiyeti* - Association pour le développement et le progrès kurdes - KTTC). Mené par des familles de l'aristocratie kurde, il est lui aussi relativement proche du CUP. Lui succèdent deux autres clubs, toujours à Istanbul, *Hêvî - Kürt Talabe Cemiyeti* (L'Espoir - Association d'étudiants kurdes) entre 1912 et 1914, puis *Kurdistan Teali Cemiyeti* (Association pour le développement du Kurdistan) en 1918. Les deux premiers clubs, s'ils sont proprement kurdes, et agissent pour les Kurdes ne peuvent pas être qualifiés de nationalistes. Les clubs n'ont, en effet, jusqu'à la fin de la Première Guerre mondiale, ni projet politique ni projet territorial. Les leaders de ce mouvement kurdiste revendiquent une spécificité kurde, qu'ils cherchent à dessiner à l'époque⁴, bien qu'elle reste subordonnée aux identités ottomane et musulmane. Face au durcissement du discours nationaliste du CUP, dès les années 1910, l'élite kurde stambouliote fait progressivement passer l'identité kurde au premier plan. Mais, ce n'est qu'avec le dernier club, à la fin de la Première Guerre mondiale, en 1918, et avec son organe *Jîn*, que le nationalisme apparaît clairement dans certaines fractions de cette élite. La déclaration du Président Wilson et le droit à l'autodétermination qu'elle soutient favorisent les revendications pour la création d'un Etat kurde, revendications qui s'expriment lors des négociations de la Conférence de Paix à Sèvres.

Ces différents clubs publient chacun leurs organes, souvent, au moins en partie, en langue kurde⁵. Pourquoi utilise-t-on la langue kurde ? Dans quel but ? Et quel kurde ?

nationalisme précoce.

⁴ Ainsi, les journaux commencent à explorer, à l'époque, l'histoire kurde, la mythologie kurde ou la littérature kurde. Des personnages clés se dégagent, ainsi que des mythes fondateurs, des projets de fêtes nationales, etc.

2. Eveiller la nation

Si l'effort de publication en langue kurde est, dès l'origine, lié à cette affirmation d'une certaine spécificité, pour les auteurs ce n'est pas le fait de publier *en langue kurde* qui semble le plus important. Les auteurs de ces périodiques donnent toute l'importance à la forme même de l'objet publié, le journal. Les clubs kurdes successifs partagent une même vision du monde, de la question ottomane et kurde : occidentalisation, civilisation, progrès sont les idées porteuses ; leurs organes visent à les diffuser. En outre, l'utilisation même de la presse périodique est révélatrice de cette tendance : forme issue de l'Occident, diffusant les idées à une large échelle, le journal, dans l'Empire, permet l'innovation (politique, linguistique, littéraire, etc.) et la véhicule. Özlem Berk écrit en effet :

"During the *Tanzimat* period and also after, the press was the chief medium to create a public opinion for modernisation on social and political reforms. Newspaper played an important role in educating people by their simple use of language and acquainting the public with foreign news and viewpoints" (Berk 2004 : 43).

Le journal, chez les Kurde aussi, est alors considéré comme l'outil privilégié d'information et d'éducation du peuple. Dans le premier numéro de *Kurdistan*, Midhat Bedir Khan, son propriétaire, écrit :

"Dinyayê de çî dibe, çî nabe cerîde dinivîsin [...] Heyfa min têt ji kurda re, kurd ji gelek qewma zedetir xweyhîş û zeka ne [...] û dîsa weke qewmên dî, ne xwenda ne, ne dewlemend in, dinyayê de çî dibe [...] nizanin. Lewma riya Xwedê de min ev cerîdeya ha nivîsî [...] Vê cerîdeyê de ez ê behsa qenciya 'ilm û me'rîfeta bikim li kû derê mirov di'elime, li kû derê medrese û mektebên qenc hene, ez ê nişa kurda bikim"⁶.

⁵ *Kürt Teavun ve Terakki Gazetesi* (Journal pour le progrès et le développement kurde) est publié par *Kürd Teavun ve Terakki Cemiyeti* en 1908 et 1909. *Rojî Kurd* (Le Soleil kurde), *Yekbûn* (L'Union) ainsi que *Hetawî Kurd* (Le Soleil kurde) sont publiés par *Hêvî* en 1913 et 1914. La revue *Jîn* (La vie) est publiée par *Kürdistan Teali Cemiyeti* en 1918 et 1919.

⁶ "Aujourd'hui, quoi qu'il arrive dans n'importe quel coin du monde, cela est rapporté dans les journaux [...] Malheureusement les Kurdes, bien qu'ils soient plus intelligents que d'autres peuples, ne sont pas lettrés, ne sont pas riches comme d'autres peuples, et ne savent pas ce qu'il se passe dans le monde. C'est pourquoi, dans la voie de Dieu, j'ai

Le sous-titre du journal, "Journal en langue kurde pour l'éveil des Kurdes et l'encouragement à l'étude", est d'ailleurs explicite quant à ses objectifs. Le journal est ainsi une sorte d'école et complète les réformes éducatives initiées dans l'Empire après les années 1830 (Berk 2004 : 46). Chez les Kurdes aussi, la presse accompagne quelques tentatives de réformes éducatives et de création d'écoles. Dans tous ces journaux et revues, on parle d'école, de lecture, d'étude et on demande aux Kurdes de faire étudier leurs enfants. De nombreux textes, souvent de forme poétique, évoquent le labeur, la lecture et les écoles⁷. Une école kurde, la *Meşrutiyet Mektebi* (école constitutionnelle)⁸, a même été ouverte à Istanbul en 1910 par la *Kürd Neşr-i Maarif Cemiyeti* (Association pour la propagation de l'éducation parmi les Kurdes), elle même une section de la KTTC. Les Kurdes avaient besoin d'un enseignement moderne ; l'enseignement classique, en medersas, ne permettant pas d'accéder à la modernité et la démocratie⁹. Ecoles et journaux participent d'un même mouvement et sont complémentaires.

On lit, dans *Rojî Kurd*, qu'un peuple sans journal est un peuple muet¹⁰. La presse est la voix (et la voie) de la vérité¹¹. Il faut donc éduquer le peuple kurde et les élites s'en donnent le devoir. Car le peuple kurde est un peuple endormi, inculte,

écrit ce journal [...] Dans ce journal, je vais parler des bienfaits de la science et du savoir. Je vais indiquer aux Kurdes les lieux où l'on apprend, les lieux où l'on trouve de bonnes écoles et medersas" Reproduit dans la revue *Nûdem*, 1998, 25 : 6. Traduction de Clémence Scalbert.

⁷ Fazil Mûxliş, "Xwendin û xebat" (l'éducation et la lutte), *Rojî Kurd*, 1913, 1 : 44. Voir également "Kurmanca ra" (A l'attention des Kurmandj), *Jîn* (t.3), 1919, 12 : 549 : "*Her roj, her şev bixebitin/ Mektep vekin, tehsîl bikin [...] Bona me mektep lazim i/Bona me sinet lazim i [...] Her gundî da mektep vekin/Paşê qedrê wê fehm bikin*". "Jour et nuit travaillez/ouvrez des écoles et étudiez [...] Nous avons besoin d'écoles/nous avons besoin des arts [...] Fondez une école dans chaque village/vous comprendrez ensuite sa valeur". Traduction de C. Scalbert.

Les numéros de pages cités correspondent tous à ceux de la réédition de 2002.

⁸ C'était une école primaire pour les enfants kurdes qui accueillait trente enfants. Elle ferme assez rapidement.

⁹ Sulemanî Abdulkêrîm, "*Mendal bo çî zû ferî xwendin nabî*" ; "*Pourquoi les enfants apprennent si lentement à lire*", *Rojî Kurd*, 1913, 1 : 33-4. L'auteur écrit clairement que l'étude en medersas n'offre pas les bases de la conscience politique et de l'ouverture d'esprit et qu'il est bon d'apprendre l'histoire, la géographie, l'économie, la chimie, etc.

¹⁰ "Berî Şûr Qelem" [Avant l'épée], *Rojî Kurd*, 1913, 3 : 91 : "Heçî qewmê ku bê tarîx û bê nivîsandin û rojname ye ... Ew qewm wekî insanekî kerr û lal e ... ne seh dike çî behsa wî dikin, ne ew xo jî dikare derdê xo bêje û kesek jê re dermanekî bine" ; "Un peuple sans histoire, sans écriture et sans journaux, ... ce peuple est comme un homme sourd et muet... Il ne comprend pas ce qu'on dit de lui ni ne peut dire sa douleur et personne ainsi ne peut lui trouver de remède". Traduction de C. Scalbert.

¹¹ "Ew tiştên çapkirî yên ku çi qas dikarin rastiyan belav bikin " ; "ces choses imprimées qui peuvent si bien diffuser la vérité" (*Jîn* (t.2), 1919, 10 : 491). Les numéros de pages correspondent tous à la réédition de M. E. Bozarslan.

à l'état animal : il faut le réveiller, le sortir de cette léthargie (on retrouve de manière quasiment systématique le champ lexical du sommeil et de l'éveil, de l'animalité, de la maladie et de ses remèdes, de l'obscurité et de la clarté). L'éveil, c'est l'éveil national d'une part, l'éveil à la civilisation, d'autre part. Et c'est seulement grâce à une langue connue de tous que la nation pourra être éduquée et s'éveiller.

3. La langue comme outil

En quelle langue l'éducation est-elle faite ? En quelle langue doit-elle être faite ? La question n'est pas posée dans cette presse tant la réponse semble évidente. C'est dans leur langue vernaculaire, en kurde, que les enfants et le peuple doivent être éduqués. Ainsi s'exprime un écrivain de *Kürt Teavun ve Terakki Gazetesi*, İsmail Hakki Babanzade : "Parastin û dirustkirina zimanê edebî riya peşketinê ji bo me vedike. Tenê xwendin û zanistî karê netewî dipareze. Kilita zaninê, ziman e. Her ew kilit tenê dikare deriyê şaristaniyetê veke"¹². Même si la langue est présentée comme étant, avec l'histoire, un des moyens de se faire accepter dans le groupe des nations¹³, elle est d'abord conçue comme un outil indispensable à l'éducation. Celle-ci est elle-même perçue comme un premier pont vers la civilisation d'une part, la réalisation nationale d'autre part. L'enseignement en langue maternelle n'est donc en aucun cas un prélude vers le séparatisme, comme le souligne Strohmeier (2003 : 38).

La langue, pour se faire langue de la nation, pour pouvoir être aussi à la hauteur des autres langues contemporaines, doit être travaillée, écrite et fixée dans les livres. Il faut la réformer, l'enrichir et l'unifier. Pour être un outil d'éducation, quelle doit être cette langue des Kurdes ?

L'idée du développement quantitatif et qualitatif de la langue est introduite dès KTTC, reprise par l'association *Hêvî* puis par l'Association pour le développement du Kurdistan. Ces associations fondent des groupes de travail sur la langue et la culture kurde : la première fonde le *Kürd Neşr-i Maarif*

¹² "La protection et l'amélioration d'une langue littéraire nous ouvrent la voie du progrès. Seules la connaissance et l'étude protège la nation. La clé du savoir, c'est la langue. Et seule cette clé ouvre la porte de la civilisation". Cité par Celîlê Celîl, 1985 : 80. Traduction de C. Scalbert.

¹³ Voir "*Belavoka komela kurd ji bo belavkirina zanînê*" ; "Déclaration du groupe kurde pour la diffusion du savoir", *Jîn* (t. 2), 1919, 10 : 489.

Cemiyeti ("Association kurde pour la diffusion du savoir")¹⁴, la dernière le *Kürd Tamin-i Maarif ve Neşriyat Cemiyeti* ("Association kurde pour la diffusion du savoir et des éditions")¹⁵. Les travaux sur la langue seront discutés au sein de ces groupes.

Les premières discussions sur la forme de la langue concernent l'alphabet. Comme les Turcs l'ont fait dès la seconde moitié du 19^e siècle, les Kurdes expriment le besoin d'un alphabet performant, premier outil du développement du savoir¹⁶. Ces revues utilisent un même alphabet ottoman (en caractères arabes) mais c'est un alphabet qui ne répond pas, dit-on alors, aux besoins de la langue kurde. Un premier alphabet spécifiquement kurde, en caractères arabes, a été réalisé par Halil Hayali et publié en 1909 à Istanbul. Mais cet alphabet ne sera pas utilisé. Au sein de *Hêvî*, les discussions sur la forme de la langue s'intensifient. Dès le premier numéro de son organe, *Rojî Kurd*, la question de l'alphabet est posée et il est proposé de modifier l'alphabet ottoman alors en usage pour transcrire le kurde. Dans le numéro suivant, un article intitulé "Harflerimiz ve Okuma Kolaylığı" [Notre alphabet et la facilitation de l'étude], rédigé par M. S. Azîzî¹⁷, présente les nouveaux caractères kurdes à insérer parmi les caractères arabes (dont certains seront éliminés). En revanche, on parle déjà de la possibilité de changement d'alphabet et du passage à l'alphabet

¹⁴ Cette association a pour but de développer l'éducation en langue kurde et, à ces fins, propose de créer du matériel éducatif (une grammaire, un dictionnaire).

¹⁵ Les objectifs, très vastes, de cette association sont exposés dans *Jîn* (t.3), 1919, 15 : 696-700. Le groupe se propose d'éditer une revue savante, de publier les poètes et savants kurdes, de préparer un dictionnaire, des livres de classe, de collecter le folklore, de publier des livres d'histoire et de géographie, de traduire les livres traitant des Kurdes, d'ouvrir des bibliothèques, de donner des cours du soir, de fonder une imprimerie, d'ouvrir des écoles pour les enfants kurdes d'Istanbul, d'ouvrir des écoles pour les filles (en particulier pour les orphelines), d'ouvrir un musée, d'ouvrir une école pour former les professeurs kurdes. Le groupe nouvellement fondé se donne un programme d'éducation, de recherche, mais aussi véritablement, déjà, de construction de la culture nationale.

¹⁶ Kurdiyê Bîtîsê, "Li ser zimanê kurdî" ; "Sur la langue kurde", *Jîn* (t. 3), 1919, 14 : 640 : "Bi awayê nivîsîn û rênivîsa me ya îroyîn, mirov çu wextek nikare bigîje karwanên zanyariyê û medeniyetê ku bi leza elektrîkî pêş ve diçin ; û ew valayîya ku sedsalan di navbera me û wan da vekiriye, bi awayê nivîsîn û rênivîsa me ya îroyîn nayê dagirtin". "Avec notre écriture et orthographe actuelles, on ne peut en aucun cas atteindre la caravane de la connaissance et de la civilisation qui progresse à la vitesse de l'électricité. Et cet écart qui s'est créé entre nous et eux, depuis des siècles, ne peut pas être comblé avec notre situation linguistique actuelle". Traduction de C. Scalbert. Concernant la langue turque, les débats sont très vifs, surtout dans les années 1870, et certains posent tout le blâme sur l'alphabet arabe qui empêcherait les Turcs (ou les Ottomans) d'accéder au stade de civilisation de l'Europe (Berk 2004 : 41).

¹⁷ Il s'agit d'un pseudonyme de Salih Bedir Khan.

latin¹⁸. L'alphabet kurde, malgré quelques tentatives de réforme, ne sera pas réformé durablement à cette époque.

L'autre problème qui se pose est la diversité des dialectes utilisés par la communauté kurde (et kurdophone). Cette question est abordée en 1918, dans *Jîn*. Les dialectes¹⁹ kurdes utilisés dans cette presse sont extrêmement divers. Même si les auteurs sont conscients de l'appartenance de ces parlers à une même famille linguistique (ou du moins de l'appartenance de leurs locuteurs à une même communauté)²⁰, ce n'est pas la même langue qui est parlée d'un bout à l'autre du pays²¹. La question de l'élaboration d'une langue kurde unique est donc avancée, en particulier par Kurdiyê Bîtîsê²², dans deux écrits intitulés "Li ser zimanê Kurdî" [Sur la langue kurde] (*Jîn*, 1919, 14, 640-644) et "Li ser zimanê Kurdî 2" [Sur la langue kurde 2] (*Jîn*, 1919, 15, 693-700). L'auteur y parle de la nécessité de créer une langue "kurde" unie ("*zimanekî "Kurd"ê muşterek*" et "*zimanekî yekbûyî*"). L'emploi qu'il fait du terme "kurde", entre guillemets, met en évidence le fait que, à cette époque, une langue "kurde" n'existe pas et n'est donc pas véritablement nommée. Une telle langue est nécessaire au développement de la communication et à la diffusion de l'information parmi les membres de la "nation"²³. On voit très bien ici comment l'imprimé pourrait

¹⁸ Voir Malmîsanij (2002 : 101-102). C'est Abdullah Cevdet qui aurait fait cette proposition et l'aurait même faite à tous les Ottomans (Rondot 1935 : 7). Entre 1919 et 1920, Halil Heyali et Mohammed Emin s'attachent, sans succès, à la réalisation d'un alphabet latin.

¹⁹ J'utilise ici le terme de dialecte, comme langue locale et non normalisée, en opposition au terme de langue standard, nationale et supradialectale. Le terme de langue standard qualifie "toute forme de langue qui fonctionne comme norme de référence, parce que reconnue dans une communauté linguistique en tant qu'étalon de correction. Sur un plan plus symbolique, une langue standard remplit trois autres fonctions qui sont l'unification sous sa bannière d'un ensemble de domaines dialectaux, la séparation identificatrice par rapport aux sociétés voisines et la fonction de prestige" (Knecht 1997 : 194).

²⁰ On lit en effet, entre autres, dans *Jîn*, 1919, 15, t. 3 : 695 : "zimanê me yê kurdî ku xwediyê gelek zaran" ; "notre langue kurde qui possède de nombreux dialectes". Traduction de C. Scalbert.

²¹ Ainsi, Kurdiyê Siwêrekî d'écrire : "Ji min re dibêjin "bi Kurdî nivîsar binivîse". Li ser kijan ziman ? Zimanê kurdî ne yek e ku ... Xelkê Silemanî zimanê Hekariyan nizane. Dumilî kurmancî nizane" ; "On me dit : "écris un article en kurde". Dans quelle langue vais-je écrire ? La langue kurde n'est pas unifiée ... Les gens de Sulemaniye ne connaissent pas la langue des gens d'Hakkari. Les Dimilis ne connaissent pas le kurmandji", dans "Gazindek", *Jîn*, 1919, 16, t. 4 : 741. Traduction de C. Scalbert.

²² Kurdiyê Bîtîsê est un pseudonyme de Halil Hayali (préface à *Jîn* de M.E. Bozarslan, t. 1 : 12).

²³ Il écrit en effet : "*Îhtiyac bi zimanekî muşterek heye ku ew ziman bibe wasîta têgîhîştine û serwextkirinê di navbera hemî şaxên neteweyê me da ku nufûsa wî digîje milyonan. Her ku diçe ew îhtiyac dikeve rewşeka jînî*". "Nous avons besoin d'une langue unique qui devienne un moyen de communication et d'information entre toutes les parties de notre nation dont la population se compte en millions. Plus le temps passe,

construire la nation. Une langue d'intercompréhension et de communication, forcément supradialectale, diffusée dans toutes les parties de la communauté, contribuerait à la formation de cette communauté (Anderson 1996 : 54-56 ; Gellner 1999). Les langues engendrent des communautés imaginées, en construisant "effectivement des *solidarités particulières*" (Anderson 1996 : 138). Cette fonction est ici bien mise en valeur même si, bien sûr, en utilisant ces moyens linguistiques, le but conscient de ces auteurs n'est pas tant de former une communauté nationale que « d'éduquer » et « d'éveiller » la communauté kurdophone. Selon Bîtîsê, la construction de cette langue unique ne signifie pas forcément la mort des "patois", sources d'ailleurs riches pour la construction de la langue unique. Il pressent tout de même les conflits à venir lorsqu'il se demande si cette langue unifiée sera acceptée. Bîtîsê reviendra sur ce point lorsque, parlant de la sélection de la base dialectale, il convie les Kurdes qui veulent faire progresser leur nation à mettre de côté leur "égoïsme" (linguistique)²⁴.

Le second article de Kurdiyê Bîtîsê (*Jîn*, 15), dans lequel l'auteur présente son "rêve" pour "l'amélioration et la diffusion de la langue kurde", est un véritable programme de standardisation linguistique²⁵. Une des sections concerne l'élaboration de la grammaire, nécessitant la sélection d'une norme. Les locuteurs du "*Kurdiya Jorîn*" ("Kurde du haut") étant les plus nombreux, c'est la grammaire de ce dialecte qui devrait être choisie comme base à la grammaire du kurde²⁶. Il traite également du lexique et de sa codification²⁷. Il insiste sur la nécessité d'utiliser la langue populaire (celle des non lettrés et, en particulier des femmes), qui est, selon lui, la langue pure de la nation²⁸. Enfin, sa dernière proposition concerne la diffusion et l'acceptation de la norme, le besoin de faire

plus ce besoin se fait vital", dans *Jîn*, 1919, 16, t. 4 : 640. Traduction de C. Scalbert.

²⁴ Dans *Jîn*, 1919, 15, t. 3. Par la suite, dans *Hawar*, on priera encore le lecteur d'étouffer son égoïsme linguistique et son esprit de clocher. Cet esprit n'est pas clairement dépassé aujourd'hui.

²⁵ Les conceptions de la standardisation changent selon les auteurs. Nous nous basons sur la définition de Haugen (1966) qui divise le processus de standardisation en quatre étapes : sélection de la norme, codification, élaboration de la fonction, acceptation.

²⁶ Il propose même que l'on choisisse plus précisément les dialectes du Botan et du Hakkari (régions du sud-est de la Turquie).

²⁷ Le programme propose la collecte de mots, leur sélection, leur création et les emprunts. Leur graphie doit également être fixée.

²⁸ Là, on perçoit déjà l'idée qui ferait de la langue nationale une langue enfouie dans les profondeurs des masses populaires : "Zimanê nexwendiyên ku zimanê netewe yê rastîn ew e"; "ew xizne ye ku nexwendiyên netewe ew di hişê xwe û bîra xwe de veşartine û parastin" ; "La langue des illettrés qui est la véritable langue de la nation ; ce trésor que les illettrés de la nation ont caché et protégé dans leur mémoire", *Jîn*, 1919, 15, t. 3 : 695. Traduction de C. Scalbert.

passer ces réalisations dans le bien collectif, grâce au bon vouloir et à la discipline des kurdophones et à l'imprimé. Ceci restera cependant, pour un temps, en l'état de projet.

La réforme de la langue est perçue par les élites urbaines comme un moyen d'accéder à l'éducation, elle-même seule possibilité d'éveiller la conscience nationale puis de préparer la lutte politique. Pour cette élite, la langue est une des clés de voûte de la formation ou de l'éducation de la nation.

Progressivement, la langue va recouvrir des attributs symboliques et identitaires affirmés. Ce phénomène n'apparaît clairement que plus tard, dans un contexte tout différent : celui de la création de la République turque et de la non réalisation du territoire Kurdistan dans lequel une langue kurde unie aurait pu être élaborée, enseignée, diffusée. Cette vision de la langue s'exprime clairement dans la revue *Hawar*, aboutissement de la réforme de la langue des Kurdes de Turquie.

2. *Hawar* ou la construction d'une langue : 1932-1943

Hawar ("l'appel au secours") est une revue publiée à Damas, par Celadet Bedir Khan, kurde originaire de Turquie. Elle paraît en trois séries : entre 1932 et 1933 (n° 1-23), entre 1934 et 1935 (n° 24-26) puis entre 1941 et 1943 (n° 27-57). Elle paraît neuf ans après la création de la République turque qui a interdit, depuis 1924, l'usage de la langue kurde et réprime les révoltes kurdes (révoltes de Cheikh Said et de l'Ararat en particulier). Cette revue qui paraît en exil, à Damas, se heurte aux frontières, désormais fortement matérialisées et plus ou moins perméables. Ces frontières - c'est une hypothèse - influent sur le processus de création et de diffusion de la langue kurde. Elles influent aussi sur la fonction symbolique accordée à la langue. La non réalisation d'un Kurdistan et, en conséquence, la non unification des populations kurdophones, ainsi que la présence des Turcs, désormais construits comme "ennemis"²⁹, dans les terres considérées comme kurdes, sont en effet des facteurs qui vont fortement influencer la forme de la langue et son rôle dans l'identité nationale kurde.

²⁹ Sur la figure de l'autre, oppresseur, se référer aux ouvrages de Khojbûn, rédigés en langues européennes par les Bedir Khan, et en particulier, *Les Massacres kurdes en Turquie* et *The Case of Kurdistan against Turkey*. On relèvera, entre autres, les oppositions entre les caractères kurde et turc : Aryen / Mongols, civilisé / barbare, en bonne santé / malade, victime / tyran, idéaliste / hypocrite. Se référer également aux analyses de Strohmeier (2003).

a) Pourquoi *Hawar* ?

Celadet Bedir Khan, issu de la famille princière du Botan (la même famille dont est issu le propriétaire de *Kurdistan*), s'engage, très jeune, dans la cause kurde. Il participe activement aux activités des clubs kurdes. Lui et son frère, Kamuran, étudient le droit en Allemagne où ils sont très certainement en contact avec le nationalisme allemand, dans les années 1920 (Strohmeier 2003 : 155). En rentrant au Moyen-Orient, Celadet devient président de l'organisation politique kurde Khoybûn, fondée en 1927 en Syrie. Cette association milite pour la création d'un Kurdistan (turc) indépendant³⁰.

Succédant à la répression par l'armée turque de la révolte de l'Ararat que Khoybûn avait organisée, *Hawar* marque un tournant dans les stratégies du groupe nationaliste. Jordi Tejel met bien en évidence le fait que l'échec de la révolte fut un facteur très important dans le passage, chez l'élite kurde en exil, de l'option militaire à l'option culturelle (Tejel 2004 : 249-253). Le manque de pouvoir, de capital politique et / ou militaire, détermine souvent le repli vers l'option culturelle (De Certeau 1993 : 134). Ce repli vers l'option culturelle est également influencé par les autorités mandataires³¹ et par les orientalistes présents au Levant. Jordi Tejel (2004) confirme, dans son analyse de ce qu'il appelle la *connexion kurdo-française*, l'hypothèse de Strohmeier (2003 : 151) selon laquelle ces orientalistes auraient joué un rôle majeur dans l'élaboration d'une identité kurde. Les orientalistes français, présents au Levant en tant que militaires (Roger Lescot et Pierre Rondot) ou en tant que missionnaires (Thomas Bois), doivent produire, à destination des autorités, un savoir visant à l'amélioration des connaissances sur les populations kurdes. Ils s'infiltrèrent dans le milieu et participent pleinement, sur un plan financier, intellectuel, littéraire et linguistique, à la réalisation d'*Hawar*. Ces orientalistes, et particulièrement Pierre Rondot et Roger Lescot, dont les travaux sur la langue et les traditions orales kurdes sont conséquents et aujourd'hui internationalement reconnus,

³⁰ Son frère, Kamuran, est également actif dans l'organisation Khoybûn et jouera un rôle important dans le domaine linguistique : entre autres, il publie la revue *Roja Nû* (Le Nouveau jour) à Beyrouth dans les années 1940 et enseigne le kurde aux Langues orientales entre 1947 et 1970.

³¹ Le pouvoir mandataire français, face aux plaintes de la Turquie contre les incursions de Khoybûn depuis la Syrie dans son territoire, interdit aux chefs kurdes l'accès à une zone de 50 km le long de la frontière. En revanche, il encourage les efforts kurdes en matière culturelle, et suggère même des modèles de renaissance culturelle à l'élite kurde du Levant (Tejel 2004 : 251).

collaborent à *Hawar* et nouent des relations d'amitié durables avec les Bedir Khan. Ces "kurdologues" ont joué un rôle fondamental dans la découverte de la culture populaire et du rôle qu'elle pouvait jouer dans la création de l'identité nationale³². Essayant de montrer que l'on peut trouver l'âme d'un peuple dans ses traditions, les "kurdologues" français contribuent à dessiner et à ethniciser une "kurdicité" qui n'avait pas encore été clairement définie³³. Le but fondamental de la revue est en effet de dessiner les contours de cette kurdicité.

Cette revue se propose de diffuser la connaissance : "Hawar dengê zanîne ye. Zanîn xwe nasîn e, xwe nasîn ji me re rêya felat û xweşiyê vediqe" (*Hawar*, 1932, 1, 23)³⁴. Mais il s'agit ici clairement de la connaissance de soi. Le moi, c'est ici le moi collectif national, l'identité de l'être qu'est la nation kurde, la kurdicité. Pour la première fois, on utilise les termes de "*qurdanî*" et de "*qurdîtî*" ou, en français, de "*kurdisme*" (*Hawar*, 1932, 1 : 23). *Hawar* propose la première définition claire de la kurdicité, devant conjuguer "modernité"³⁵ et "tradition" (entendre âme kurde non dénaturée). La présentation de cette culture avec "le souci d'être véridique" (*Hawar*, 1932, 1 : 32), permettra de jeter les bases d'une "*culture nationale*"³⁶ (*Hawar*, 1932, 1 : 33) qui se modifiera sensiblement, se modernisera, se reformera ou s'adaptera, selon les "nécessités du temps".

2. *Hawar* offre une langue kurde unifiée

La langue est au cœur de la définition de l'identité nationale ici dessinée. Plaçant la langue au cœur de la kurdicité, la diffusion de la langue kurde,

³² *Hawar* affiche, par exemple, contrairement aux revues précédentes, un intérêt manifeste pour les traditions orales.

³³ Voir, à ce propos, la thèse de doctorat de Jordi Tejel et, en particulier, le chapitre 6.2.2, "Les fruits de la connexion kurdo-française".

³⁴ Les numéros de page correspondent à ceux de la réédition de *Hawar* par Firat Cewerî, Stockholm, Nûdem, 1998. La revue étant partiellement publiée en français, les citations en français sont originales.

"Hawar est la voix du savoir. Le savoir, c'est la connaissance de soi, la connaissance de soi nous ouvre la voie de la libération et de la joie". Traduction de C. Scalbert.

³⁵ Le traitement de la question féminine dans la revue est un bon moyen d'analyser l'idée de modernité que celle-ci développe. La femme kurde, présentée comme traditionnellement émancipée, permet à la nation d'acquérir une certaine image de modernité. Mais les images représentant la mode féminine européenne (dans les suppléments à *Hawar* et la revue *Roja Nû*), insistent sur l'image de la femme à "moderniser", comme symbole d'une nation moderne, en route vers le progrès. La comparaison avec le nationalisme turc serait intéressante sur ce point.

³⁶ Ainsi le programme de la revue est de présenter les attributs de la nation : langue d'abord mais également folklore, musique et danse, mœurs et coutumes, costume national (que la revue se propose de définir), économie (nationale), histoire et géographie.

nouvellement créée par C. Bedir Khan est aussi un des principaux objectifs de la revue³⁷.

Une des premières réalisations symboliques revendiquées par *Hawar* est de concrétiser le passage d'une variété de langue orale vers une variété écrite. La langue écrite est nécessaire afin que les enfants n'étudient pas dans la langue désormais définie comme "*la langue de l'ennemi*" mais aussi pour des questions de prestige. La présentation de l'alphabet, de la grammaire (tous deux éléments centraux et justifiant même l'existence de *Hawar*) marque le passage vers l'écriture et la norme³⁸.

Une des principales particularités de *Hawar* est de concrétiser l'adoption d'un alphabet en caractères latins. Si, avant *Hawar*, d'autres alphabets kurdes en caractères latins existaient³⁹, c'est celui de *Hawar* qui va demeurer et être utilisé aujourd'hui par les Kurdes de Turquie.

On explique la préférence pour l'alphabet latin par différentes raisons. Il renvoie à l'Occident et à la modernité : "Evidemment, nous les Kurdes aussi nous aspirons à nous moderniser, l'adoption de l'alphabet latin en est une de ses preuves" (*Hawar*, 1932, 1 : 32). Pierre Rondot met en évidence les avantages de l'alphabet latin : il est employé par quasiment toutes les "*nations cultivées*" et le matériel imprimé dans cet alphabet étant très important, il pourra profiter au progrès de la langue kurde (Rondot 1935 : 10). L'utilisation de l'alphabet latin, plus simple, devrait aussi permettre l'accès de la masse illettrée à l'enseignement. En outre, il doit faciliter l'apprentissage de la langue kurde par les étrangers ainsi que l'apprentissage des langues occidentales par les Kurdes. De plus, et ceci est crucial, après l'adoption de l'alphabet latin en Turquie (1928), la latinisation de l'alphabet kurde est considérée comme indispensable. En exposant les points de départ et les principes qui lui ont "*servi de base pour*

³⁷ "Buts et caractères de la revue", *Hawar*, 1932, 1 : 29.

³⁸ Ainsi C. Bedir Khan d'écrire : "avec les lettres, la voix est figée et avec elles commence la langue écrite". La grammaire, elle, est un guide et un modèle de parler et d'écrire "juste", d'écrire "standard" (*Hawar*, 1941, 27 : 689).

³⁹ La latinisation de l'alphabet kurde s'opère d'abord en Arménie soviétique où les mouvements de latinisation, poussés par les Soviétiques, sont importants. La latinisation de l'alphabet kurde est le fruit des travaux d'un Assyrien, K. I. Marogulov et du Kurde, Ereb Şemo, largement inspirés de l'alphabet latin élaboré dans les années 1910 par I. A. Orbeli. Cet alphabet, comprenant 37 lettres, est établi en 1927. La première conférence générale de kurdologie tenue à Erevan, entre le 9 et le 15 juillet 1934, rend obligatoire l'usage du nouvel alphabet pour tous les Kurdes des différentes républiques soviétiques musulmanes. L'alphabet latin sera utilisé par le journal kurde d'Erivan, *Riya Teze*, jusqu'en 1938 ainsi que par les Kurdes de Russie, jusqu'à la fin de la seconde guerre mondiale (Blau 1996).

fixer l'alphabet kurde", C. Bedir Khan lie directement son alphabet à l'alphabet turc nouvellement créé :

"A l'exception des exigences imposées par la phonétique kurde, se conformer en forme et en vocalisme, dans le domaine du possible, aux lettres de l'alphabet turc. [...] Par ce procédé nous faciliterons aux Kurdes habitant le Kurdistan turc et à ceux qui connaissent déjà l'alphabet turc, l'accès de l'alphabet kurde" (*Hawar*, 1932, 1 : 32)⁴⁰.

C'est donc essentiellement en direction des Kurdes de Turquie, dont est issu C. Bedir Khan, que l'adoption des caractères latins doit être opérée. On peut se demander si la latinisation de l'alphabet kurde aurait effectivement eu lieu si la Turquie n'avait pas, elle même, adopté un alphabet latin. L'alphabet de *Hawar* se veut également "général", c'est-à-dire qu'il doit pouvoir être utilisé par tous les Kurdes, pour la notation de toutes les langues (ou dialectes) kurdes. Cet alphabet phonétique ne tient pas compte des sons propres à certains parlars locaux et exclut également les sons non kurdes (*Hawar*, 1932, 2 : 48). Ainsi, le nombre de caractères (31) est plus réduit que dans les précédents alphabets. Cet "alphabet kurde" est rapidement construit comme le symbole de l'indépendance kurde : C. Bedir Khan se félicite d'avoir créé un alphabet kurde libéré des emprunts étrangers. Cet "*alphabet national*" est comparé au drapeau de l'indépendance littéraire des kurdes (*Hawar*, 1941 27 : 688). L'alphabet se fait alors drapeau national kurde, symbole de l'existence indépendante du peuple kurde⁴¹. Et l'expression de Benedict Anderson nous revient en mémoire, qui souligne que certains idéologues nationalistes traitent les langues "en emblèmes de la nation, au même titre que les drapeaux, les costumes ou les danses populaires, etc." (Anderson 1996 : 138). Ici, plus qu'un outil, la langue est un drapeau représentant la différence et l'existence nationale séparée. Son alphabet, ses mots en sont les symboles.

⁴⁰ Encore aujourd'hui, l'utilisation d'un alphabet plus proche encore de l'alphabet turc que ne l'est celui de C. Bedir Khan est prôné par certains auteurs écrivant en kurde, afin de faciliter la lecture aux personnes non familiarisées avec l'alphabet kurde (de C. Bedir Khan).

⁴¹ « Kurdmanc bûn xwediyê elfabêke biserxwe elfabêke Kurdî û ji nîrê elfabiyên miletên din, miletên biyanî xelas bûnê. Ev elfabê alek e, ala biserxwebûna heyîna me a edebî ». "Les Kurmandjs sont entrés en possession d'un alphabet indépendant, l'alphabet kurde, et se sont libérés du joug des alphabets des autres peuples, des peuples étrangers. Cet alphabet est un drapeau, c'est le drapeau de l'indépendance de notre existence littéraire" (*Hawar*, 1941, 27 : 688). Traduction de C. Scalbert. On trouve, un peu plus loin l'expression de "drapeau national" pour qualifier l'alphabet.

C. Bedir Khan travaille aussi sur le lexique. Si, selon lui, c'est un des trois piliers de la langue (avec l'alphabet et la grammaire), c'est, pour nous, un des points essentiels (bien que hautement symbolique) de la langue en ce qu'elle a de relatif à l'identité et à la définition de soi. L'étymologie, l'origine du mot, prend un poids considérable dans les représentations kurdes et le mot "étranger" est alors chassé comme un occupant⁴². C. Bedir Khan met en garde le lecteur face au problème relatif au lexique : la perte des mots kurdes et leur remplacement par des mots d'emprunts, étrangers. Certains mots peuvent être perdus pour toujours alors que d'autres sont conservés dans la tradition populaire, d'où un des intérêts de leur collecte. *Hawar* se donne comme objectif la collecte mais aussi la création de mots nouveaux puis leur publication dans chaque numéro de la revue sous une petite rubrique *ferhengog* (lexique). La langue doit être épurée⁴³. La question du vocabulaire soulève le problème et l'intérêt de la pureté de la langue ; elle est une métaphore de la lutte entre l'occupant et l'occupé : les mots étrangers, plus concrets et visibles que des formes grammaticales étrangères, sont la véritable incarnation, dans la langue, de l'opresseur. Le lexique, du fait de sa visibilité, devient également soit le signe premier de la maîtrise de la langue standard, soit le signe que l'on attache un rôle important à cette langue standard, sans forcément la maîtriser complètement⁴⁴.

L'alphabet et le lexique sont construits comme proprement kurdes et illustrent la "langue nationale", unifiée. Ils différencient la nation. L'alphabet peut être utilisé par l'ensemble de la communauté kurdophone. Dans sa spécificité kurde, il se veut général. Pourtant, en Irak, l'adoption de l'alphabet latin n'aura pas lieu

⁴² Notons que ceci a également lieu en Turquie, à la même époque, sous Mustapha Kemal.

⁴³ Un lecteur conseille l'élection de mots kurdes, issus des différents dialectes, afin de remplacer les "mots étrangers" (arabes ou turcs) que les Kurdes utilisent (*Hawar*, 1933, 22 : 447). On peut émettre l'hypothèse que, dans le domaine du lexique, C. Bedir Khan ait été influencé par les travaux des Académies arabes, fondées à Damas en 1919 (où se trouvait le directeur de *Hawar*) puis au Caire en 1932 (une troisième fut fondée à Bagdad) qui oeuvrèrent à la modernisation et à l'expansion du lexique. L'épuration linguistique est un phénomène très important en Turquie également.

⁴⁴ Cette rubrique sera une habituée des revues kurdes de la fin du 20^e siècle. Le vocabulaire devient, en effet, un point très important permettant de véritablement juger de la connaissance de la langue "académique" ou de la simple connaissance de son existence. Il y aura même certains mots tests (*balafir* et non *teyare* pour avion, *dibistan* et non *mekteb* pour école, *pênûs* et non *qelem* pour crayon, etc.).

et les caractères arabes vont être utilisés de manière officielle⁴⁵. L'idée d'unité est également contredite par la nécessaire sélection de la base dialectale qui se fait de manière ambiguë dans *Hawar*.

Les articles consacrés à la grammaire s'intitulent "*Gramêra Kurmancî*". La grammaire n'a donc pas la prétention qu'avait l'alphabet "*Kurdî*" de pouvoir s'appliquer à tous les parlers kurdes. Si C. Bedir Khan affirme que le kurmandji de *Hawar* résulte d'une combinaison entre divers parlers kurdes septentrionaux, de nombreux chercheurs affirment que cette variante est finalement extrêmement localisée et correspond au parler de la région du Botan dont C. Bedir Khan est lui-même originaire⁴⁶. Ce kurmandji, présenté comme synthétique, est donc plutôt basé sur une version locale, le botanî. Ce choix s'explique par différentes raisons : le Botan est la région qui a vu naître les principaux auteurs classiques de langue kurde, c'est la région d'origine de la famille des Bedir Khan, présents depuis longtemps dans le mouvement politique. Le choix de cette variante, comme le souligne Jordi Tejel (2004), peut s'inscrire dans la lutte pour le monopole du mouvement kurde en Turquie, puis le monopole de l'action culturelle.

Ainsi la grammaire de *Hawar* sera la grammaire "*Kurdmancî*", celle-ci étant "*la langue du peuple Kurmandj*" (*Hawar*, 1941, 27 : 695). Les Kurdes (et avant tout les locuteurs des parlers septentrionaux) désignaient les Kurdes en général sous le terme de "Kurmandj". Les termes "Kurd" et "Kurdî" étaient plus fréquemment employés dans les régions du sud et de l'est de la zone kurdophone, du fait de la proximité géographique avec l'arabe et le persan⁴⁷. Si l'assimilation entre les deux termes peut parfois exister, ici, malgré l'ambiguïté qui règne, elle n'est pas faite : si C. Bedir Khan prétend écrire la grammaire du "kurmandji-type", il ne

⁴⁵ Sur la standardisation de la langue kurde en Irak, se référer à l'ouvrage de Amir Hassanpour.

⁴⁶ Kreyenbroek (1990), Tejel Jordi (2004).

⁴⁷ Le terme de "Kurmandj" apparaît dans la littérature kurde des débuts du nationalisme, à l'aube du 20^e siècle, pour désigner les Kurdes en général. On parle dans la revue *Jîn* (1919, 14 : 640-644), de "*zimanê kurdî*" (langue kurde), et indifféremment de "*Kurmanc*" ou de "*Kurd*" (pour parler du "peuple" ou de la "nation"). Le terme de "kurmandji" n'est cependant pas utilisé dans cette revue, ni dans *Hawar*, pour désigner la langue kurde en général. Selon Chyet (2003), *Kurmanc* peut être traduit par Kurde, mais le terme est surtout utilisé par les locuteurs des dialectes nord pour se désigner (ces dialectes forment aujourd'hui ce qu'on appelle kurmandji et dont les Bedir Khan sont locuteurs). Le terme de *kurmancî* signifie langue kurde mais plus particulièrement le kurmandji.

prétend en aucun cas écrire celle de "kurde-type", expression qu'il n'utilise pas⁴⁸.

Avec la fixation de normes par *Hawar*, on observe la création d'une langue aux prétentions nationales. Mais ceci dessine aussi la division des langues kurdes (à prétention nationale) : en effet, si on choisit, en Irak, un alphabet arabe, c'est également un autre dialecte qui sert de base à l'élaboration de la norme (il est appelé sorani). Les frontières vont entraver la réalisation et la diffusion d'une langue unique⁴⁹. Bien qu'un appel à proposition eût été lancé dans *Hawar* (1933, 16 : 323-324), par un Kurde d'Irak, pour l'unification de la langue, les langues des Kurdes de Turquie et d'Irak vont se construire séparément. Tout en se construisant, en Turquie, en raison du contexte local, comme le principal marqueur de l'identité nationale kurde.

3. Est Kurde celui qui parle kurde

C. Bedir Khan offre une langue en voie de standardisation qu'il définit comme spécifiquement "kurde" mais qui ne va finalement représenter qu'une partie de la communauté kurdophone. Malgré tout, cette langue constitue, selon lui, le premier pas vers la liberté et l'indépendance⁵⁰. Le Kurde se définit par la langue qu'il parle. C. Bedir Khan s'insurge : "Kuro eyb e, şerm e, fehit e. An hînî zmanê xwe bibin, an mebêjin em Kurd in. Bê zman Kurdîtî ji we re tu rûmet e, ji me re rûreşikê giran e" (*Hawar*, 1941, 27 : 688)⁵¹. Alors, la kurdicité ainsi définie, est indissociablement liée à la langue. Pas d'identité kurde sans langue kurde ; est Kurde celui qui parle kurde.

⁴⁸ Ainsi dans *Hawar* (1932, 2 : 52), un article sur la langue kurde précise : "Le dialecte du nord s'appelle Qurdmanci et les Kurdes qui causent ce dialecte sont appelés Qurdmanc. Les Qurdmanc considèrent ce mot comme l'équivalent du mot Qurd [...] Mais chez les autres Kurdes cette dénomination est quelquefois différente et attribuée à d'autres Kurdes que ceux du nord".

⁴⁹ C. Bedir Khan mentionne son travail en collaboration avec Tawfiq Wehbi (originaire d'Irak) afin de réaliser un alphabet kurde unifié en caractères latins. Ce travail échoua car Tawfiq Wehbi rentre en Irak et les courriers ne circulent pas. *Hawar* paraît donc en n'utilisant que l'alphabet de C. Bedir Khan alors que T. Wehbi publie son propre alphabet en Irak, en 1932. C. Bedir Khan, dans ce texte, réaffirme que son travail soutient toutefois toujours l'unification linguistique (*Hawar*, 1932, 10 : 509).

⁵⁰ "Ew mîlê qo qetiye bin destê mileteqî din û zmanê xwe wînda neqiriye mîna dîleqî ye qo mîfta zîndana wî di destê wî de ye, rîjqê deriyê zîndana xwe vedîqe û jê derdikeve [...] ew mîfte, îrû hêj di destê me de ye" ; "Un peuple qui est tombé sous la domination d'un autre peuple mais n'a pas perdu sa langue est comme un esclave qui tient entre ses mains la clé de sa prison, ouvre la porte de sa prison et en sort [...] cette clé est encore aujourd'hui entre nos mains" (*Hawar*, 1933, 20 : 405). Traduction de C. Scalbert.

⁵¹ "Fils ! Quelle honte ! Quelle disgrâce ! Apprenez votre langue ou ne dites pas que vous êtes Kurdes. Sans la langue, la kurdicité n'est pour vous aucun honneur ; pour nous, c'est une grande honte". Traduction de C. Scalbert.

Pourquoi la langue prend-elle, à cette époque, une telle importance ? C. Bedir Khan écrit :

"Divêt bête zanin qo zman jî hîmê heyîna me ye û bê zmanê xwe em niqarin bijîn û di nav qoma miletan de weq mileteqî serxwe bimînin û paydar bibin. Ji xwe ji bona her miletî jî holê ye. Nemaze ji bona me û ji bona wan miletên qo qetine riqanê mileteqî hevol. Ji ber qo miletên bindest heyîna xwe ji serdestên xwe bi du tiştan, bi keweta du çeqan diparêzînin : Ol yeq, Zman dudo" (*Hawar*, 1933, 20 : 404-5)⁵².

Dans le contexte de "l'oppression" et de l'assimilation qui débute en Turquie⁵³, la langue apparaît comme essentielle à la survie des Kurdes. C'est clairement face à cet autre "sauvage" qu'il faut se définir et se défendre. Toutefois, précise l'auteur, la langue est l'égale de la religion dans la défense du peuple ; ce sont les deux éléments qui vont avoir un rôle prépondérant dans la définition des nations et, par leurs particularismes, préservent la nation de l'assimilation. Alors, si les deux éléments sont placés sur un même niveau, pourquoi, à l'époque, est-ce la langue qui doit représenter et défendre la kurdicité ?

Les politiques d'assimilation sont mises en œuvre en Turquie, les nationalistes kurdes sentent la "nation" kurde, à peine formée, déjà menacée. Il faut donc lutter contre cette menace, ce qui implique une politique de "différenciation" pour que les Kurdes ne soient pas faits Turcs, pour qu'ils ne se fondent pas dans la nation turque, que l'on essaye de construire alors. Quelles solutions ? Quelles armes pour se défendre ? Et surtout, quels marqueurs pour se distinguer d'une population à laquelle on est, dans les frontières territoriales de l'Etat, désormais mêlé ? C'est précisément dans ce contexte que la langue s'affirme comme élément prépondérant de la lutte contre l'assimilation et symbolise la différence.

⁵² "Il faut que l'on sache que la langue aussi est la condition de notre existence et que sans langue, nous ne pouvons ni vivre ni apparaître, dans la communauté des nations, comme une nation indépendante. Il en est de même pour tous les peuples ; plus particulièrement pour ces peuples qui sont tombés sous l'emprise d'un peuple sauvage. Pour que les peuples opprimés protègent leur existence de leurs oppresseurs, il y a deux choses, deux armes puissantes : l'une est la religion, l'autre la langue". Traduction de C. Scalbert.

⁵³ En 1934, C. Bedir Khan écrira *De la question kurde*, un ouvrage sur la loi de déportation de 1934 ; il y dénonce le projet "d'assimilation [des Kurdes] à la culture turque". Il écrit : "Les Kurdes déportés de leur sol natal et dispersés parmi les Turcs, à travers les siècles oublieront leur langue maternelle, perdront leurs mœurs et coutumes, s'assimileront au turquisme et deviendront des Turcs" (1997 : 5).

La religion des opprimés et de l'opresseur étant la même, elle ne peut être facteur de préservation et de différenciation, comme elle peut l'être en Turquie chez les populations chrétiennes⁵⁴. C. Bedir Khan poursuit :

"Lê heqê ola milletê serdest û bindest yeq bibe, hingî çeç yeç bitenê ye, û bend tenê zman e. Halê me qurdan ev e. Em qetine bin destê sê millet û dewletên misilman, piraniya me jî misilman e, em û serdestên xwe ji oleqê, ji dîneqî ye. Her sê jî xebateqe zor dixebitin ku me têxin miliyeta xwe" (*Hawar*, 1933, 20 : 405)⁵⁵.

Turcs et Kurdes étant musulmans, la langue devient le seul facteur de différenciation possible et le seul élément permettant de conserver son être⁵⁶. Si le Kurdistan avait existé, si la politique turque n'avait pas été la répression et la négation, aurait-on eu tant besoin de tant marquer cette altérité ? L'aurait-on marquée par la langue ?

D'autres raisons toutefois doivent être évoquées afin d'expliquer le rôle donné à la langue dans l'identité nationale telle qu'elle est ici construite. Nous avons déjà mentionné le rôle, certainement non négligeable, des orientalistes français et donc de l'influence extérieure. L'influence extérieure provient également certainement de la définition de la nation turque et du rôle de la langue dans cette identité nationale. Sur un autre registre, il semble clair que si les Bedir Khan placent la langue au centre de la définition de la kurdicité, c'est aussi parce que ce sont eux qui, légitimement, détiennent (et ils vont le détenir longtemps) le capital linguistique qu'ils ont créé. En plaçant la langue au cœur de l'identité, ils se renforcent clairement dans leur position d'acteurs et de

⁵⁴ L'auteur mentionne les Grecs et les Arméniens : ceux-ci, bien que parlant souvent turc, ont conservé leur identité et ont accédé à l'indépendance grâce à leur religion qui les différenciait, dit-il. Les sujets chrétiens de l'Empire étaient par ailleurs reconnus comme des entités distinctes par le système de "millet".

⁵⁵ "Mais, si la religion des peuples dominants et dominés est la même, alors il n'y a qu'une arme et pas d'autre lien que la langue. Notre situation à nous les Kurdes est ainsi. Nous sommes tombés sous le joug de trois peuples et trois États musulmans, notre majorité est également musulmane, nous et nos oppresseurs sommes de la même religion. Et tous trois travaillent dur afin de nous fondre dans leurs nations". Traduction de C. Scalbert.

⁵⁶ C'est à cette époque que les travaux sur le yézidisme se multiplient chez les orientalistes du Levant et qu'on en parle dans *Hawar*. Le yézidisme serait la religion originelle des Kurdes, religion spécifique aux Kurdes et antérieure à l'Islam. Ainsi, les Kurdes pourraient être différenciés par cette religion, même quasiment perdue. Notons qu'à l'époque où *Hawar* commence à mentionner cette religion, Roger Lescot publie un ouvrage relatif aux Yézidis (*Enquêtes sur les Yézidis de Syrie et du Djebel Sindjar*. Mémoires de l'Institut Français de Damas, 1938).

référénts incontournables du mouvement politique et culturel kurde. Celui que l'on appelle le "prince" Celadet est en effet aujourd'hui représenté comme le fondateur de la langue kurde. Nous pouvons le considérer comme un de ces individus qui a déclaré que la nation kurde existait et a entrepris de le prouver (Thiesse 2001 : 11).

Conclusion

Les premières années du 20^e siècle marquent une étape importante dans les réformes de la langue kurde et dans le processus de standardisation de cette langue. Dès les années 1930 est élaborée la langue kurde (standard) qui est aujourd'hui utilisée par les Kurdes de Turquie. Nous avons observé que les raisons qui motivent la réforme linguistique varient selon les époques et les contextes (géo)politiques. Le contexte dans lequel sont produites l'identité nationale et la langue influe d'une part sur la construction du rôle de la langue dans l'identité nationale, d'autre part sur la construction même de la langue dont l'alphabet, la grammaire, le lexique, peuvent, si nécessaire, prendre la fonction de marqueurs identitaires. Dans cette perspective, et grâce à une approche diachronique, l'identité nationale apparaît clairement en tant que processus négociable : dans le cas kurde, la langue n'a pas la même importance selon les périodes, les circonstances et, enfin, selon les politiques linguistiques des différents États dans lesquels vivent les Kurdes⁵⁷. Etudier les identités nationales comme une forme de l'identité collective, et la langue comme une ressource identitaire parmi d'autres, permettrait de sortir de la question quasiment insoluble du rôle très spécifique, voire mystique, accordée à la langue dans l'émergence des nations et des nationalismes.

BIBLIOGRAPHIE

- ALAKOM Rohat (1998), *Eski İstanbul Kürtleri*, Istanbul, Avesta.
ANDERSON Benedict (1996), *L'imaginaire national : réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, La Découverte.
BARTH Fredrik (1969), *Ethnic Groups and Boundaries: the Social Organization of Culture Difference*, Londres, Georges Allen and Unwin.
BEDIR KHAN Celadet (1997), *De la question kurde*, Istanbul, Avesta.
BERK Özlem (2004), *Translation and Westernisation in Turkey from the 1840s to the 1980s*, Istanbul, Ege.
BLAU Joyce (1996), "La Réforme de la langue kurde", FODOR Istvan, HAGÈGE Claude, *La réforme des langues*, t. 4, 63-85.

⁵⁷ Une étude comparative serait à mener avec la situation linguistique en Irak, où la langue kurde fut toujours tolérée et pratiquée mais où sa fonction identitaire semble moins marquée ou de nature différente.

- CALVET Louis-Jean (1996), *Les politiques linguistiques*, Paris, PUF.
- CELÎL Celîlê (1985), *Jiyana Rewşenbirî û Siyasî ya Kurdan (di dawiya sed sala 19'a û destpêka sed sala 20'a de)*, Uppsala, Jina Nû.
- CHYET Michael (2003), *Kurdish-English Dictionary Ferhenga Kurmancî-Îngîlîzî*, New Haven, Londres, Yale University Press.
- DE CERTEAU Michel (1993), *La culture au pluriel*, Paris, Le Seuil.
- GELLNER Ernest (1999), *Nations et Nationalismes*, Paris, Payot.
- HASSANPOUR Amin (1992), *Nationalism and Language in Kurdistan, 1918-1985*, San Francisco, Mellen Research University Press.
- HAUGEN Einar (1966), "Dialect, Language, Nation", *American Anthropologist*, vol. 68, 6, 922-935.
- Hawar*, réédition préparée par Firat Cewerî (1998), 2 tomes, Stockholm, Nûdem.
- Jîn*, transcription et réédition préparées par Mehmet Emin Bozarslan (1985-1988), 5 tomes, Stockholm, Deng.
- KNECHT Pierre (1997), "Langue standard", MOREAU Marie Louise, *Sociolinguistique. Concepts de base*, Spritmont, Madraga, 194-197.
- KREYENBROEK Philip (1990), "Kurdish Identity and the Language Question", ATABAKI T., DORLEIJN Margaret, *Papers on Ethnicity and Ethnic Identity. Kurdistan in Search of Ethnic Identity*, Utrecht, Housma Foundation Publication Series, 1, 52-69.
- MALMÎSANIJ (1998), *Kürt Teavün ve Terakki Cemiyeti Gazetesi*, Stockholm, Apec.
- MALMÎSANIJ (2002), *Kürt Talebe-Hêvî Cemiyetî – Îllegal Kürt Öğrenci Derneği*, Istanbul, Avesta.
- Rojî Kurd*, transcription et réédition (2002), Istanbul, War.
- RONDOT Pierre (1935), "Trois essais de latinisation de l'alphabet kurde : Irak, Syrie, URSS", *Bulletin d'études orientales*, 5, 1-31.
- STROHMEIER Martin (2003), *Crucial Images in the Presentation of a Kurdish National Identity. Heroes and Patriots, Traitors and Foes*, Leiden, Boston, Brill.
- SMITH Anthony D. (1986), *The Ethnic Origins of Nations*, Oxford, Blackwell.
- TEJEL Jordi (2004), *Le mouvement national kurde sous le mandat français (1920-1945)*, Paris, Thèse de doctorat, EHESS.
- THIESSE Anne-Marie (2001), *La création des identités nationales*, Paris, Seuil.